

— Nous avons des amis puissants ; ils te protégeront. Ton mérite, ta probité parlent assez haut en ta faveur.

— Le zèle et la probité ne sont plus aujourd'hui des recommandations suffisantes. On ne réussit que par l'intrigue, on ne se maintient que par la soumission. Je ne me sens pas une assez grande élasticité de conscience pour endosser la livrée de ce temps-ci.

Eh bien ! M. Pingrez ne pourrait-il pas nous secourir ?

— J'y songeais ; tu vois que nos pensées commencent à se rencontrer.

— Nos cœurs feront de même.

— Puisque cette crise doit se dénouer par des lettres, reprit Arthur en souriant avec résignation, permets-moi d'écrire à cet ami, le seul véritable qui nous reste ; ce sera l'affaire d'un instant.

— Et moi j'écris à Clémence.

Au bout de cinq minutes les deux lettres étaient pliées et cachetées. Arthur se leva.

Justine, dit-il, qu'on porte sur-le-champ cette lettre à M. Pingrez.

— Et celle-ci, à madame.

Quand la femme de chambre fut sortie, Mme Renaud se pencha sur l'épaule de son mari.

— Mon pauvre ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle folie... J'ai changé mes diamants.

— Je le savais.

— Ah !... mais, ce que tu ignores, c'est que j'ai consenti à donner cinq mille francs de retour.

— C'est beaucoup.

— Aussi, je prie Clémence, qui les trouve fort beaux, de me les acheter.

— Pourquoi les vendre ?

— Pour les payer. Ils ne le sont pas.

— En es-tu bien sûre ?

— Oui, sans doute.

— Il ne faut jurer de rien ; peut-être en cherchant bien trouverais-tu dans ce coffret la facture du bijoutier acquittée en compagnie de quelques autres. Vois cette liasse de mémoires...

— Quoi ! la modiste ? la couturière ? le marchand de nouveautés ? le bijoutier ?

— Payés.

— Mais, qui a pu t'apprendre...

— Est-ce que les maris ne savent pas tout, excepté ce qu'il leur importe le plus de savoir.

En ce moment M. et Mme Pingrez accouraient sur les pas de Justine, qui annonçait. Leur physionomie était empreinte d'une vive douleur ; il serra convulsivement la main d'Arthur. Clémence se jeta en pleurant dans les bras d'Henriette.

— Ah ! mes amis, dit Arthur avec exaltation, ce jour est le plus beau de ma vie !

Clémence lui jeta un regard de douloureuse pitié, pensant que sa raison s'était égarée. Le même soupçon vint un moment à l'esprit de M. Pingrez ; mais détrompé par l'attitude calme d'Henriette, il demanda du ton d'un homme qui se voit mystifié :

— Le malheur que vous m'annonciez n'était donc qu'une plaisanterie ? Vous vous êtes donc fait un jeu de notre chagrin ?

— Cette ruine n'est que trop réelle, répondit M. Renaud.

— Alors je ne conçois plus rien à votre tranquillité.

— Vous allez me comprendre, mon ami, et vous me félicitez : j'ai perdu ma fortune, mais j'ai retrouvé le cœur de ma femme. Croyez-vous que cette compensation ne soit pas suffisante ?

Henriette se hâta de raconter à ses amis ce qui venait de se passer.

— Vous avez lu ma lettre, mon cher Pingrez, demanda ensuite M. Renaud, pendant qu'Henriette et Clémence causaient ensemble à l'écart. Ma proposition vous convient-elle ?

— Nullement. Cette place de commis est prise ; mais ne le fût-elle pas, je n'aurais jamais consenti à vous la donner.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Oui. Vous voulez être mon commis, vous à qui je dois tant ! Qu'ai-je donc fait pour mériter une pareille insulte ?

— Mais il le faut.

— Jamais ! Mon associé, à la bonne heure ! Et ne croyez pas que je vous offre une sinécure : je ne suis plus à l'extension de mes affaires, j'ai besoin de prendre un peu de repos, et si j'étais égoïste, je me féliciterais presque du malheur auquel je devrai votre concours.

— J'apprécie votre généreuse délicatesse, mais je ne puis consentir à m'associer avec vous sans argent.

— En avais-je, moi, quand votre confiance m'a facilité les moyens de m'établir ? C'est convenu, vous acceptez ou je me fâche.

Les deux jeunes femmes s'étaient rapprochées en se tenant les mains.

— Hé bien ! soit, s'écria M. Renaud, j'accepte votre noble dévouement et je m'en montrerai digne. Dieu m'est témoin que j'aurais supporté la misère avec résignation, mais elle m'effrayait pour ma femme. Grâce à votre amitié, je pourrai encore lui rendre l'aïance, le luxe même, sans lesquels il n'y a pas de félicité pour elle.

— Tu tu trompes, Arthur, dit Henriette. Cette vie de luxe et d'opulence dont j'ai goûté n'aurait plus aucun charme pour moi : j'y renonce sans regret ; je veux essayer désormais d'une vie calme et simple, ne fût-ce que pour l'attrait du changement. Je commence à le comprendre : le plaisir seul est cher, car tout le monde en veut ; mais le bonheur est à bien meilleur marché, et cela tient sans doute à ce qu'il excite peu de concurrence.

EMILE PAGÈS.

Avec le présent numéro nos abonnés recevront la partie musicale de notre feuille, composée de huit pages, et contenant une Romance pour le piano, par Marmontel, intitulée :

JUANINA,

et une ode militaire de Béranger, intitulée :

LE VIEUX DRAPEAU,

mise en musique pour la Guitare par Mlle. Foulquier.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.